

SAISON 2001/02

Je 20.09.01	Pleyel	Claude DEBUSSY Le Martyre de saint Sébastien Richard WAGNER Parsifal : 3ème acte + Choeur de l'Armée Française	Christoph ESCHENBACH Ludmila MIKAËL récitante Annick MASSIS (s) Nadine DENIZE (ms) Susan PLATTS (ms) John KEYES (t) Kristinn SIGMUNDSSON (b) Dietrich HENSCHTEL (bar)
Me 19.12.01	Pleyel	Antonín DVORÁK Requiem	Vladimir FEDOSEYEV Joanna KOZLOWSKA (s) Béatrice URIA MONZON (ms) Miroslav DVORSKY (t) Arutjun KOTCHINIAN (b)
Je 14.02.02 Sa 16.02.02	Pleyel	WEBER/BERLIOZ Le Freyschütz <small>version de 1841, en français récitatifs d'Hector Berlioz</small>	Christop ESCHENBACH Michaela KAUNE (s) <i>Agathe</i> Annick MASSIS (s) <i>Annette</i> Endrick WOTTRICH (t) <i>Max</i> Marc BARRARD (bar) <i>Ottokar</i> José VAN DAM (b) <i>Gaspard</i> Jean-Ph. COURTIS (b) <i>Kouono</i> Carsten STABELL (b) <i>L'Hermite</i> Jean-Cl. DROUOT (parlé) <i>Samiel</i>
Me 10.04.02 Je 11.04.02	Pleyel	Hector BERLIOZ Grande Messe des morts	Christoph ESCHENBACH Vinson COLE (t) + Choeur de l'Armée française
Me 15.05.02	Opéra Comique	Hector BERLIOZ Béatrice et Bénédicte	Marc SOUSTROT (choeur réduit)
Me 26.06.02	Pleyel	Arthur OLDHAM Le Testament de Villon	Arthur OLDHAM Hanna SCHAEER (ms) Mark TEVIS (t) David WILSON-JOHNSON (b)
Sa 19.10.02	LILLE		
Di 20.10.02	Nouveau Siècle	Hector BERLIOZ Te Deum	Jean-Claude CASADESUS Yves SAELENS (t) Jacques TADDEI (orgue)
Me 23.10.02	Mogador	(Lille et Paris) Maîtrise boréale (Bernard Devagtaère) (Paris) Maîtrise de Paris (Patrick Marco)	

JEUDI 20 SEPTEMBRE 2001 - 19 H 30

SALLE PLEYEL

OUVERTURE DE LA SAISON 2001-2002

SOIRÉE EXCEPTIONNELLE

CHRISTOPH ESCHENBACH

direction

CLAUDE DEBUSSY

Le Martyre de saint Sébastien

Ludmila Mikaël, récitante

Roland Daugareil, violon solo

Entracte 1 heure

RICHARD WAGNER

Parsifal : 3^e acte

Philippe Aïche, violon solo



MAIRIE DE PARIS

RADIO
CLASSIQUE

AIR FRANCE

fnac
com

Mezzo

Air France, FNAC et Mezzo partenaires
de l'Orchestre de Paris.

LE CONCERT DE CE SOIR EST DIFFUSÉ EN DIRECT PAR RADIO CLASSIQUE

ORCHESTRE DE PARIS 252, RUE DU FAUBOURG SAINT HONORÉ, 75008 PARIS
• 01 45 61 65 60 • www.orchestredeparis.com • Réservation : 0 825 000 821 (0,99F/mn) •

CRITIQUE

Marathon pseudo-religieux

MUSIQUE

Rentrée de l'Orchestre de Paris Salle Pleyel

Christian Merlin

Pour marquer le coup d'envoi de la nouvelle saison, Christoph Eschenbach a vu grand : un concert-marathon mettant en regard, en les séparant d'une heure d'entracte façon Bayreuth, « Le Martyre de saint Sébastien » et le troisième acte de « Parsifal ». Debussy et Wagner, c'est une vieille histoire ! L'insistance du premier à nier l'influence du second est tellement suspecte que le rapprochement était plus que pertinent.

Mais a-t-on choisi le meilleur Debussy ? Si la suite tirée du « Martyre de saint Sébastien » égrène de superbes joyaux, la musique de scène intégrale pour le drame de D'Annunzio est singulièrement plus difficile à défendre.

La grandiloquence préraphaélite et la religiosité frelatée du texte sont diablement démodées, et la succession des « mansions » bien statique. Il faut dire que Christoph Eschenbach, tout en faisant sonner l'Orchestre de Paris avec une belle science des timbres et des plans sonores, joue trop la densité marmoréenne au détriment des irisations diaphanes (1). Malgré son grand talent d'actrice et sa diction parfaite, Ludmila Mikšašl n'évite pas une certaine emphase, et si l'on admire le timbre cristallin de la soprano Annick Massis, les voix des mezzos Nadine Denize et Susan Platts refusent de se marier. Parfait dans la puissance, le chœur s'est plusieurs fois trouvé pris en défaut de justesse et d'articulation dans les pages à découvrir.

Après l'entracte, une autre forme de sacré bien profane avec le troisième acte de ce « Parsifal » qu'Eschenbach dirigea de manière éphémère à Bayreuth, l'espace d'un été.

Le chef avait trouvé les mots justes en début de soirée pour inviter le public à se recueillir en hommage aux victimes des attentats. Or, c'est précisément le recueillement qui manqua à son interprétation du testament wagnérien. Eschenbach pratique une battue si décomposée que je me suis pris plusieurs fois à compter les temps de la mesure au lieu d'écouter le flux naturel de la musique. Voilà donc un « Parsifal » qui juxtapose les moments au lieu de les enchaîner et qui superpose les pupitres au lieu de les fondre.

L'Orchestre de Paris joue avec ampleur et engagement, malgré des fléchissements dans les cuivres. Frédéric Macarez se confirme un très grand timbalier et Michel Benet atteint au hautbois un idéal de douceur et de cantabile. Mais c'est le sentiment d'une certaine dureté, plus impressionnante qu'émouvante, qui se dégage de l'ensemble. Rendons hommage à Nadine Denize qui fut autrefois une

grande Kundry et dut se contenter ici des deux seuls mots qu'elle prononce durant tout l'acte, et saluons la belle voix de basse de Kristinn Sigmundsson en Gurnemanz. John Keyes chante, en revanche, le rôle titre sans clarté aux limites de la justesse, et la voix du baryton Dietrich Henschel semble encore un peu légère pour Amfortas.

Le Chœur de l'Orchestre de Paris, auquel s'était adjoint celui de l'armée française, s'est montré une fois de plus remarquable dans le tuffi, mais la tentative de spatialisation finale avec les femmes placées au balcon s'est révélée bien artificielle, même si l'intention était bonne. Daniel Barenboim et Marek Janowski ont établi à Paris une solide tradition wagnérienne. C'est pour l'instant sur leur souvenir que l'on reste.

(1) Victime d'une chute à Helsinki, cet été, le maestro n'a pas encore retrouvé toute l'aisance de son bras gauche.

LE MONDE

A l'exception d'Annick MASSIS qui semblait déchiffrer sa partie dans le MARTYRE (elle remplaçait Dominique LABELLE, retenue aux Etats-Unis) les excellents solistes de PARSIFAL s'agrégeaient naturellement à cette vaste symphonie lyrique. On prendra l'occasion de ce concert de rentrée pour dire la seule chose désagréable qui s'impose : la sonorité brouillonne, l'intonation déficiente et le manque de tenue général du CHOEUR DE L'ORCHESTRE DE PARIS exigent une réforme urgente afin de la hisser au niveau de la phalange à laquelle il est associé et que, pour l'heure, il dessert.

RENAUD-MACHART

MERCREDI 19 DÉCEMBRE 2001 - 20 H

SALLE PLEYEL

VLADIMIR FEDOSEYEV

direction

JOANNA KOZLOWSKA soprano

BÉATRICE URIA MONZON mezzo-soprano

MIROSLAV DVORSKY ténor

ARUTJUN KOTCHINIAN basse

CHŒUR DE L'ORCHESTRE DE PARIS

ARTHUR OLDHAM chef de chœur

ANTONÍN DVORÁK

Requiem



MAIRIE DE PARIS

Roland Daugareil
violon solo



Air France, FNAC et Mezzo partenaires
de l'Orchestre de Paris

LE CONCERT DE CE SOIR EST ENREGISTRÉ PAR FRANCE MUSIQUES

ORCHESTRE DE PARIS 252, RUE DU FAUBOURG SAINT HONORÉ, 75008 PARIS
• 01 45 61 65 60 • www.orchestredeparis.com • Réservation : 0 825 000 821 (0,99F/mn) •

CHŒUR DE L'ORCHESTRE DE PARIS

SOPRANOS I

Bénédicte Allignet
Mireille Babin
Marie-Christine
Belleville
Françoise de Bessè
Gisela Bötcher
Aude Chevé
Christiane Detrez-Lagny
Claude Dupuis
Emmanuelle Giuliani
Sylvie Heuze
Inès Kluwe-Thanel
Thérèse Le doux
Louise Makomé
Françoise Perenchio
Hélène Piffeteau
Christine Prudhomme
Sandrine Scaduto
Sylvie Schramm
Josette Servoin
Bénédicte Six
Elisabeth Van Moere

SOPRANOS II

Emmanuelle Avril
Floriane
Chavassieu/Dalibot
Natahlie Février
Anne Genuini
Marianne Grams
Mireille Grude
Sandrine Jouffroy
Nicole Lecomte
Marie-Dominique
Lepelletier
Elisabeth Liebrard
Isabelle Malet
Séverine Maquaire
Agnès Maurel
Anne Muller
Claudine Paillous
Nathalie Raymond
Michèle Rolland
Aleth Romand
Clair Rowden
Catherine Serres
Claude-Annick Willot
Valeria Zuccolotto

ALTOS I

Anne Andreeff
Françoise Blanchard
Anne Bloch-Lainé
Hélène Breuil
Dominique Cabanis
Marie-France Castarède
Claudie Chleq
Claire Collart
Hélène Cospen
Claudine Duclos
Marie Hélène
Felix/Colin
Jo Gougat
Anne Hadas-Lebel
Elisabeth Kalfoglou
Sophie Lair
Suzanne Louvel
Marie-Christine Masson
Martine Patrouillault
Isabelle Puig
Marie Rojine
Annette von Tronchin
Clotilde Viallesoubranne
Michèle de Volkovitch

ALTOS II

Sylvie Allegre
Anne Bachelot-Vandaele
Monique Bécot
Fabienne Boteilla
Edwige Chibaudel
Françoise Courcel
Brigitte Dias
Rio Howard
Nicole Leloir
Annie Oldham
Catherine Polge
Martine Praquin
Sylvie Raoutl
Chantal Rengot/Vargues
Dominique Safa
Véronique Sangin
Sylvia Sauer
Valérie Tavière

TENORS I

Alain Bertat
Charles-Edouard
Boissy
Maurice Chauvel
John Corbett
Gaëtan d'Alauro
Gilles Debenay
Emmanuel Debono
Dominique Jaimes
Alain Le Goff
Florian Lummert
Jean Napoly
François Nicudan
José Reis
Patrick Robert
Bernard Sauger
Philippe Viger

TENORS II

Pierre-Olivier Bernard
Pierre Cabanis
Martin Chaboisson
Charles Chevé
Gilles Dupré
Nicolas Fremy
Laurent Garnier
Jean-Pierre Leconte
Jacques Mont-Rognon
Christophé Rebourts
Christophe de Seze
Selvam Thorez
John Tuttle

BASSES I

Vincent Arlettaz
Kar Baraquin
Jacques Blanc
Jean Collardey
Thierry Dalibot
Alain Deaujan
Patrick Felix
Yann Henzel
Philippe Hubert
Christopher Hyde
Charles Johnson
Daniel Lachambre
Serge Lacorne
Daniel Lecointe
Gilles Lesur
Dominik Ligouy
Christian Michaud
Didier Mulet
Tom Pearsall
Eric Picouleau
Marc Portehaut
Pascal Rotier

BASSES II

Joël Auger
Didier Bertrand
Thierry Bertrand
André Clouqueur
Didier Failly
Heinz Fritz
Jean-Marc Guerrero
Kavind Lan
Jean-François Moreaux
Jean-Yves Moureau
Laurent Naulais
Michel Paye
Didier Peroutin
Guillaume Pinta
Pierre-Henri Vinay
Alexandre Zaaloff

MUSIQUE LE « REQUIEM » de Dvorak à Pleyel

Fervente découverte

La critique
de Christian Merlu

DE DVORAK, on joue réguliè-
rement trois symphonies
et deux quatuors. Cela revient
à ignorer des pans entiers de
la production de cet immense
musicien. Alors rendons
grâce à l'Orchestre de Paris
de nous avoir permis d'en-
tendre son très beau *Re-
quiem*. On ne peut dire que la
grande heure et demie que
dure cette partition soit d'une
constante inspiration, à l'égal
des chefs-d'œuvre de Faure,
Brahms ou Verdi, mais il
s'agit d'un *Requiem* aussi fer-
vent que charpenté, sans
concession au spectaculaire.
Scandée par le retour cyclique
d'un thème lancinant, l'œuvre
est plus consolatrice qu'ef-
frayante. Le lyrisme y est pré-
sent jusque dans la monu-
mentalité.

Vladimir Fedosseev domine
cette grande architecture
avec autant de souffle que de
maîtrise. Sa gestuelle à la
russe, qui ne sépare pas indi-
cations techniques et expres-
sives, communique une ma-

gnifique ampleur, presque
wagnérienne, aux forces en
présence. Mais le chef mosco-
vite sait aussi rendre justice
aux nombreuses recherches
de couleurs inédites, comme
ces étonnantes interventions
du cor anglais (Jean-Claude
Jaboulay, excellent) et surtout
de la clarinette basse (Phi-
lippe Devaux, admirable).

On reprochera un style trop
opératique aux trois solistes
slaves du quatuor vocal : la
soprano Joanna Kozłowska,
au vibrato fort généreux, le
ténor Miroslav Dvorsky, toni-
truant, et la basse Arunjan
Kotchinian, stentorienne.
Seule Béatrice Uriá-Monzon
sut faire preuve de sobriété,
sans brutaliser le velours de
sa superbe voix de mezzo.

Si l'orchestre s'est montré
sous son meilleur jour - le
chant profond des violoncelles
et basses, notamment -, ce fut
surtout le grand soir du
Chœur de l'Orchestre de Pa-
ris. Ces 160 amateurs en ont
remonté à bien des profes-
sionnels par la puissance de
leur projection, la rondeur de
leur sonorité et leur palette de
nuances. Arthur Oldham est
un grand bonhomme.

FICARSO 21 DECEMBRE 2004

JEUDI 14 ET SAMEDI 16 FÉVRIER 2002 - 20 H

SALLE PLEYEL

CHRISTOPH ESCHENBACH

direction

OLIVIER REBOUL assistant à la direction musicale

MICHAELA KAUNE soprano Agathe

ANNICK MASSIS soprano Annette

ENDRIK WOTTRICH ténor Max

MARC BARRARD baryton Kilian, Ottokar

JOSÉ VAN DAM basse Gaspard

JEAN-PHILIPPE COURTIS basse Kouno

CARSTEN STABELL basse L'Ermite

JEAN-CLAUDE DROUOT (rôle parlé) Samiel

CHŒUR DE L'ORCHESTRE DE PARIS

ARTHUR OLDHAM chef de chœur



Le Freyschütz

version de 1841, en français, récitatifs d'Hector Berlioz

CARL MARIA VON WEBER

EMILIEN PACINI - HECTOR BERLIOZ

Extrait à la fin du 2^e acte

Roland Daugareil violon solo

Ana Bela Chaves alto solo

Emmanuel Gaugué violoncelle solo

LE FIGARO

RADIO
CLASSIQUE



Culture
Communication

MAIRIE DE PARIS



AIR FRANCE

fnac
com

Mezzo

Air France, FNAC et Mezzo partenaires
de l'Orchestre de Paris

AVEC LE SOUTIEN DE MONSIEUR PIERRE BERGÉ

CONCERT ENREGISTRÉ PAR RADIO CLASSIQUE

ORCHESTRE DE PARIS 252, RUE DU FAUBOURG SAINT HONORÉ, 75008 PARIS

• 01 45 61 65 60 • www.orchestredeparis.com • Réservation : 0 825 000 821 (0,15€/mn) •

Commentaire

C'est un opéra d'hommes. Les femmes y apparaissent en victimes soumises aux lois et aux traditions qui ne les laissent pas maîtresses de leur propre destin. Et pourtant cette histoire de chasseurs et de coups de fusil parle essentiellement de la faiblesse des hommes.

Ces hommes qui chantent les plaisirs de la chasse et de l'amour sont faibles parce qu'ils n'ont pas confiance en eux. Ils ont besoin, pour se rassurer, de s'inventer des formules magiques et des incantations. Dès 1484, un traité de sorcellerie, le *Malleus Mallefica*, décrit des rites destinés à la fabrication de balles qui atteignent toujours leur cible. Weber s'inspire donc d'une légende très ancienne qui, par l'intermédiaire des sorciers, attribue, même aux plus maladroits, le pouvoir de donner la mort.

L'autre faiblesse des hommes est de se créer des lois et des traditions qui entravent leur liberté. L'intervention finale de l'ermite est, dans ce sens, d'une modernité surprenante puisqu'elle remet en question le fondement même de l'histoire qui nous est racontée sur scène. Le discours de l'ermite peut être compris comme une véritable incitation à la révolte puisqu'il dit que les lois ne sont pas toujours justes et les traditions pas toujours bonnes.

Créée à l'Opéra de Paris en 1841 dans la version d'Hector Berlioz, l'oeuvre n'eut qu'un succès d'estime. Au fil des reprises, la critique continua à être sévère : "On sait combien Weber écrit mal pour les voix, quelles sonorités extraordinaires il a coutume de souder entre elles, et jusqu'où ce maître original pousse le dédain des transitions." *L'Europe artiste*, 29 mai 1870

L'ouvrage disparut du répertoire en 1926 après sa 234^e représentation, c'est Germaine Lubin qui chantait alors le rôle d'Agathe. A titre de comparaison, *La Juive* d'Halévy, créée en 1835, atteignit la centième représentation en 1840 et se maintint au répertoire jusqu'en 1934. Il est vrai que la partition de Weber, dont Berlioz disait qu'il ne manquait pas une note dans la version qu'il fit pour l'Opéra de Paris, fut véritablement mutilée en 1905, lors d'une nouvelle production, rendant presque incompréhensible le troisième acte et l'intervention de l'ermite.

Au contraire, le travail de Berlioz avait été très respectueux de la partition originale. Berlioz se refusant à pasticher Weber, orchestra les récitatifs en conservant son style personnel, mais en jouant sur la couleur orchestrale pour maintenir l'unité de l'oeuvre. Malheureusement, les récitatifs chantés font disparaître l'alternance de musique et de dialogues parlés (singspiel) qui donnait toute sa force dramatique à une scène comme celle de la Gorge aux loups.

La seule modification notable de Berlioz par rapport à la partition originale est l'ajout au troisième acte de sept mesures de chœur chantées par les jeunes filles qui apportent le bouquet nuptial (p. 142 de notre partition). Ce chœur, modulant de La bémol à Ut majeur en passant par ut mineur, apporte un effet curieux et prémonitoire à la découverte de la couronne mortuaire. Il anticipe ainsi sur la conclusion des couplets qui se fait dans le grave des cordes ce qui assombrit la mélodie au caractère simple et naïf.

L'oeuvre est maintenant généralement donnée dans sa version originale (Théâtre du Châtelet en 1988, Théâtre des Champs-Élysées en 1999), à l'exception d'une production au théâtre de Rouen en 1994 qui reprenait la version originale de Berlioz, c'est à dire la version antérieure à 1905, celle que l'Orchestre de Paris présentera en février 2002.

Der Freischütz

Longtemps appelé *Robin des bois* dans sa version française, le titre de l'opéra de Weber devrait plutôt être traduit par "le tireur d'élite" ou mieux encore "le franc-tireur", celui qui tire avec des "balles franches", c'est-à-dire des balles magiques, des balles ensorcelées.

Au royaume d'Ottokar, prince de Bohême, la place de "maître des chasses du prince", se transmet de façon héréditaire à la condition néanmoins que le successeur en soit digne et gagne le tournoi de tir organisé à cette occasion. Le vainqueur épouse alors la fille du maître des chasses, ce qui lui assure la succession de la place convoitée.

Au premier acte, à la veille du tournoi, l'enjeu est d'autant plus important qu'Agathe, la fille de Kouno, actuel maître des chasses, aime et est aimée de Max le chasseur. Si Max perd le tournoi, il perd également la possibilité d'épouser celle qu'il l'aime, cette dernière se voyant alors contrainte de se lier au gagnant du concours. Or, par un sort fatal, Max depuis un mois ne touche plus ses cibles, n'abat plus de gibier et, de retour de la chasse, s'est même laissé surpasser par Killian, un paysan, qui raille sa maladresse.

Kouno survient alors et, rappelant à Max qu'il doit gagner le tournoi s'il veut la main d'Agathe, il raconte l'origine de cette tradition : au cours d'une chasse princière, un braconnier reçoit pour châtement d'être attaché sur le dos d'un cerf derrière lequel les chiens sont lâchés. Prenant pitié du malheureux, le Prince promet alors la place de garde héréditaire à celui qui saura tuer le cerf sans blesser le braconnier. L'ancêtre de Kouno réussit l'exploit. Mais le bruit court que la balle utilisée était une balle enchantée.

Gaspard, autre garde-chasse, confirme à Max l'existence de balles enchantées, que lui-même utilise, et lui propose de l'accompagner à la Gorge aux loups où il sera possible d'en fabriquer afin de s'assurer de la victoire au tournoi.

Au deuxième acte, Agathe et sa cousine Annette attendent le retour de Max. Celui-ci les rejoint, mais pour annoncer à Agathe qu'il part à la Gorge aux loups sous le prétexte d'y retrouver un cerf abattu. Agathe tente de l'en dissuader mais Max part retrouver Gaspard. Celui-ci, qui a pactisé avec le démon Samiel, prépare la funeste cérémonie au cours de laquelle sept balles seront fondues pour Max, la dernière appartenant au démon qui peut la retourner contre le tireur, ou contre une âme pure, en l'occurrence, Agathe. Max, qui ignore tout de ce marché, assiste à la fabrication des balles.

Au début du troisième acte, Agathe s'apprête pour la noce. Mais ses funestes pressentiments sont encore aggravés par la découverte d'une couronne mortuaire en lieu et place de sa couronne virginale. Lorsque les jeunes filles rejoignent la foule qui accueille le retour de la chasse précédant le tournoi, Max est félicité par le Prince pour son habileté. Mais il a déjà usé six de ses balles. Celle qu'il utilise pour le coup décisif est donc celle du démon. Le Prince désigne une colombe, Max tire, Agathe et Gaspard s'effondrent. Heureusement Agathe se relève indemne, tandis que Gaspard expire en maudissant le ciel. Mais le Prince qui a compris que la balle de Max était enchantée, lui refuse la main d'Agathe. L'Ermite intervient alors pour dénoncer cette cruelle tradition qui pousse les amoureux à s'en remettre à Satan pour assurer leur bonheur. Il obtient le pardon du Prince et l'abandon de la coutume. Le jeune couple pourra donc s'unir après une période probatoire d'une année.



Samedi 16 février 2002

EDITION IMPRIMÉE : *A

RECHERCHE

Mot-clé

CULTURE / ARTICLE

Sauvé par les voix

La critique de Jacques Doucelin

[16 février 2002]

Le public a réservé un accueil enthousiaste à la résurrection du *Freischütz* de Weber, dans sa version parisienne dotée de récitatifs orchestrés par un Berlioz de 38 ans. Elle constituait une étape du cycle voué par l'Orchestre de Paris à notre compositeur romantique, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance en 2003. Lorsque l'Opéra de Paris fit entrer ce *Freyschütz*   son répertoire en 1841, la capitale française comptait parmi ses hôtes un Richard Wagner de 28 ans dont on sait qu'il s'intéressa au travail de Berlioz sur le chef-d'oeuvre de Weber : il en prit de la graine pour son *Rienzi*, créé à Dresde dès l'année suivante (1842) que les hasards du calendrier ramènent à l'affiche du National, ce soir, au Théâtre des Champs-Elysées (1) !

De ce *Freyschütz* français, on retiendra la prestation des chanteurs dans une langue qui n'est pas habituelle dans ce répertoire issu de *L'Enlèvement au sérail* et de *La Flûte enchantée*. Les quatre voix graves sont exemplaires de style, de musicalité et de prosodie : José van Dam fait de Gaspard un clone du Méphisto de Berlioz avec mille nuances en clins d'oeil, Marc Barrard, second baryton, est magnifique d'autorité en paysan comme en roi, Jean-Philippe Courtis toujours basse noble de rêve en Kouno et la basse norvégienne Carsten Stabell campe un Ermite plus que crédible. Mention spéciale au ténor allemand Endrik Wottrich qui est passé en 48 heures de l'allemand au français sans perdre ni sa justesse ni son style : bravo ! Il fait presque mieux en Max que sa compatriote, la soprano Michaela Kaune en Agathe que le français fait parfois vaciller, mais que ses airs sont beaux ! Annick Massis fait d'Annette une soubrette à la limite de la rupture de style, mais quel joli timbre et quelle aisance ! Le Samiel du comédien Jean-Claude Drouot souffre d'une sono... d'enfer aussi ridicule que son ton vieille Comédie-Française.

Quant à l'orchestre, il a l'excuse de la fatigue de sa tournée outre-Atlantique et on admire son impavidit  devant une gestique aussi saccadée qu'imprécise. On attendait beaucoup de Christoph Eschenbach dans Weber : on attend toujours une conception d'ensemble. Il ne suffit pas de rajouter, histoire de complaire à Berlioz, une *Invitation à la valse* un brin racoleuse pour faire illusion.

(1) Pleyel : ce soir, 20 heures, *Le Freyschütz* (08.25.00.08.21). Radio classique le retransmettra le 3 mars à 20 heures. Théâtre des Champs-Elysées : ce soir, 19 h 30, *Rienzi* (01.49.52.50.50).

Envoyez cet article à un ami

S'abonner au Figaro

Imprimez cet article

Archives payantes

ACTUALITÉ

- Accueil
- International
- France
- Politique
- Economie
- Sciences et santé
- Sports
- Culture
- Débats et opinions
- Salt Lake City 2002

FORUM

Tous les forums

ART DE VIVRE

- Mode / Beauté
- Cuisine / Vins
- Maison / Jardin
- Auto / Voyage

ARCHIVES

Retrouver tous les articles (payant)

ANNONCES

- Emploi / Immobilier
- Passer une annonce

PRATIQUE

- Programmes TV
- Météo
- Echecs

LE GROUPE FIGARO

- Le Groupe
- Les publications

FIGARO ÉTUDIANT

- Emploi / Stages
- Soirées / Associations

 V NEMENTS

- La Solitaire
- Trophée Golf
- Cross du Figaro

A VOTRE SERVICE

- La Une du jour
- S'abonner
- Contacteur le Figaro

L
L
fe
[A
G
ta
[A
C
pf
[A
L
al
[A
"I
cf
de
[A
Tc

MERCREDI 10 ET JEUDI 11 AVRIL 2002 - 20 H

SALLE PLEYEL

HECTOR BERLIOZ
Grande Messe des morts
H. 75 (1837)



CHRISTOPH ESCHENBACH direction
VINSON COLE ténor

CHŒUR DE L'ORCHESTRE DE PARIS

ARTHUR OLDHAM chef de chœur

CHŒUR DE L'ARMÉE FRANÇAISE

CAPITAINE PAUL DE PLINVAL chef de chœur



RADIO CLASSIQUE PARIS IDF 101.1

AIR FRANCE

fnac.com

Mezzo

Air France, FNAC et Mezzo partenaires de l'Orchestre de Paris



Culture Communication

MAIRIE DE PARIS

Roland Daugareil
violon solo

AVEC LE SOUTIEN DE MONSIEUR PIERRE BERGÉ

LE CONCERT DE CE SOIR EST ENREGISTRÉ PAR RADIO CLASSIQUE ET FAIT L'OBJET D'UNE CAPTATION TÉLÉVISUELLE

ORCHESTRE DE PARIS 252, RUE DU FAUBOURG SAINT HONORÉ, 75008 PARIS
• 01 45 61 65 60 • www.orchestredeparis.com • Réservation : 0 825 000 821 (0,15€/mn) •

15 MAI 2002 - 20H00

BÉATRICE ET BÉNÉDICT (H.138)

opéra-comique en deux actes (1860-1862)

livret du compositeur

d'après *Beaucoup de bruit pour rien* de William Shakespeare (1564-1615)

Musique Hector Berlioz (1803-1869)

Dialogues parlés retravaillés par Rémy Stricker

Direction musicale **Marc Soustrot**
Orchestre de Paris
Philippe Aïche, violon solo



Chef de chœur **Arthur Oldham**
Chœur de l'Orchestre de Paris

Mise en espace **Olivier Werner**
Lumières **Nicola Simonin**
Son **Thibault Hédoïn**

Chanteurs stagiaires issus
de la *master class* « Le Chant Berliozien »
dirigée par **Régine Crespin**

Chefs de chant **Anne-Marie Fontaine, Jean-Marc Bouget**
et **Damien Lehman**

Don Pedro (basse), général de l'armée sicilienne **Robert Pomakov**
Héro (soprano), fille du gouverneur de Messine **Hiromi Omura**
Béatrice (mezzo), nièce du gouverneur de Messine **Karine Deshayes**
Claudio (baryton), aide de camp du général **Christian Immler**
Bénédict (ténor), officier sicilien, ami de Claudio **Adrian Dwyer**
Ursule (contralto), dame d'honneur d'Héro **Katalyn Varkonyi**
Somarone (baryton-basse), maître de chapelle **Pierre-Yves Pruvot**
Comédiens **Frédéric Cherbœuf**
Karine Fellous
Stéphane Mercoyrol

Durée du concert : 2 heures avec entracte

Avec le soutien de Monsieur Pierre Bergé

Le Cycle Berlioz 2003 est réalisé avec le concours des éditions Bärenreiter

Coproduction : Fondation Royaumont, Opéra Comique, Orchestre de Paris



OPÉRA « BÉATRICE ET BÉNÉDICT » à l'Opéra-Comique

Jeunesse de Berlioz

La critique
de Jacques Doucelin

LES TRISSORINS faisaient la triste mine : « faire chanter Berlioz à des stagiaires ! » C'est oublier que tout dépend de l'encadrement professionnel des jeunes. Or, le Centre de la voix de Royaumont y est passé maître depuis certains *Voyage à Reims* et *Ariane à Naxos*. *Béatrice et Bénédicte* n'a pas failli à la règle, d'autant que les voix étaient en-châssées par l'Orchestre de Paris sous la baguette de Marc Soustrot et son chœur préparé au petit point par Arthur Oldham, vrai berliozien comme tout Sujet de Sa Majesté qui se respecte. Quant aux protagonistes, ils ont bénéficié du cours d'interprétation de Régine Crespin. Ceux qui osent douter que sa carrière de pro-

fesseur égale celle de la diva ont été confondus : homogénéité et tenue stylistique portèrent la griffe Crespin, l'inoubliable interprète de Didon comme des *Nuits d'été*.

Vocalement satisfaisante, la distribution pêche par la prononciation. Ce divertissement en forme de pochade tiré de Shakespeare exige d'être compris. Si la superbe mezzo Karine Deshayes, *Voix nouvelle 2002*, a bien l'air, on attend encore la chanson : elle devra apprendre à articuler. L'autre Béatrice, Uria Monzon, y est parvenue. Ses partenaires étrangers s'y essayent avec assez de succès, du Bénédicte australien du ténor Adrian Dwyer à la Héro japonaise de la soprano Hiromi Omura. Excellente prestation du Chœur et de l'Orchestre emmenés avec fougue par Marc Soustrot, patron de la musique à Bonn.

MERCREDI 26 JUIN 2002 - 20 H 30

SALLE PLEYEL

*Soirée exceptionnelle à la mémoire
de Marcel Landowski (1915-1999)*

ARTHUR OLDHAM

Le Testament de Villon (1997)

HANNA SCHAER mezzo-soprano
MARK TEVIS ténor
DAVID WILSON-JOHNSON basse
CHŒUR DE L'ORCHESTRE DE PARIS
SOUS LA DIRECTION DU COMPOSITEUR

ENTRACTE

Projection d'un film retraçant
la création et les débuts de l'Orchestre de Paris

MARCEL LANDOWSKI

Concerto pour violon et orchestre (1995)
Symphonie n° 1 « Jean de la Peur » (1949)

SERGE BAUDO direction
PATRICE FONTANAROSA violon



Eiichi Chijiwa
violon solo



MAIRIE DE PARIS



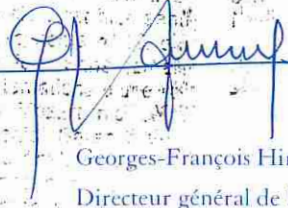
Air France, FNAC et Mezzo partenaires
de l'Orchestre de Paris

ORCHESTRE DE PARIS 252, RUE DU FAUBOURG SAINT HONORÉ, 75008 PARIS
• 01 45 61 65 60 • www.orchestredeparis.com • Réservation : 0 825 000 821 (0,15€/mn) •

Le concert, auquel vous allez assister, est dédié à la mémoire de Marcel Landowski qui fut, non seulement le père du renouveau de la vie musicale en France, mais également le fondateur de l'Orchestre de Paris, créé à son initiative en 1967, qui va jouer pour vous, ce soir, successivement sous la baguette d'Arthur Oldham et de Serge Baudo, rendant également ainsi hommage au compositeur. Créateur de talent, ardent défenseur des enseignements artistiques, animateur infatigable, ami fidèle, Marcel Landowski était tout cela. Peu de gens peuvent imaginer combien les acteurs de notre vie musicale sont tous des "enfants" de Marcel Landowski. Tant il est vrai que sans lui, nous ne serions sans doute pas réunis aujourd'hui et que le monde de la musique ne serait pas ce qu'il est en France, musiciens, créateurs, directeurs, enseignants artistiques, tous doivent à Marcel Landowski une partie d'eux-mêmes.

Arthur Oldham est de ceux-là. En effet, ce londonien, né "dans" la musique, outre le compositeur qu'il est, est aussi un grand chef de chœur, un des plus grands peut-être. Défenseur du chant choral, il a, en Angleterre d'abord, puis en France et aux Pays-Bas, créé les formations chorales les plus prestigieuses. A Paris, en 1976, à la demande de Daniel Barenboim, il construisit, voix après voix, le Chœur de l'Orchestre de Paris, celui-là même que vous connaissez aujourd'hui et qui a vécu 27 ans de bonheur musical sous sa conduite énergique, affectueuse et talentueuse. Notre vieille amitié nous a fait nous retrouver plusieurs fois en des occasions musicales mémorables : le Festival Mozart au Théâtre des Champs-Élysées et à l'Orchestre de Paris, lorsque j'en ai pris la Direction générale en 1996. Qu'il soit remercié de son merveilleux travail qui lui vaut, ce soir, la plus haute distinction dans l'Ordre des Arts et Lettres honorant les grands artistes de notre pays.

Vous le voyez, chers amis, cette soirée est placée sous le signe de l'amitié, de la fidélité, de l'affection et de l'admiration. Je crois aux forces de l'esprit et adresse à Marcel, là où il est, une pensée affectueuse et fervente, à Arthur, enfin, mes vœux de plein épanouissement dans l'accomplissement de sa passion pour la composition.



Georges-François Hirsch

Directeur général de l'Orchestre de Paris

ARTHUR OLDHAM (né en 1926)

Le Testament de Villon,

pour trois solistes, chœur de chambre,
grand chœur et orchestre

Composé en 1997.

Sur des poèmes de François Villon (né environ
en 1431-mort après 1463).

Création : le 23 juin 1997, par le Chœur de
l'Orchestre de Paris et l'Orchestre de Paris, sous
la direction de John Nelson.

9 mouvements : 1. Je suis François - 2. Pauvre
je suis de ma jeunesse... - 3. Ballade des
dames du temps jadis - 4. Ballade en Vieil
Langage Français - 5. Interlude orchestre -
6. Ballade pour prier Notre-Dame -
7. Ballade des Femmes de Paris -
8. Les contredits de Franc Gontier -
9. Epitaphe et Rondeau

Durée approximative : 45'

« Lorsque je commence une composition, je
me fixe deux objectifs : le premier est de sti-
muler l'intérêt des exécutants qui sont appelés
à la répéter, le second est de faire plaisir aux
auditeurs qui me feront l'honneur de venir
l'écouter.

Dans le cas de ce « *Testament* », je voudrais
exprimer mon admiration pour un des per-
sonnages parmi les plus doués et les plus
touchants de l'histoire de la littérature française.
Lorsque je l'ai découverte, je me suis senti
immédiatement une affinité avec la poésie de
Villon. Elle possède une forte dimension
humaine, et un humour dévastateur. A le lire,
on réalise que, finalement, peu de choses ont
changé : ses contemporains pourraient être les
nôtres.

La partition comporte neuf mouvements. Leur
atmosphère découle directement du caractère
des poèmes. En cherchant à créer pour chacun
une ambiance particulière, j'ai pris soin de
varier sans cesse l'utilisation de l'effectif pour

respecter les contrastes expressifs des poèmes.
La Ballade pour prier Notre-Dame, par exemple,
fait appel presque exclusivement aux cordes et
à la harpe ; celle des *Femmes de Paris*, à quelques
cordes, un bongo et un chœur réduit. Dans
La Ballade en Vieil Langage Français, j'ai cité
entièrement le *Sanctus* de la *Messe de Notre-
Dame* de Guillaume de Machaut, un quasi
contemporain de Villon. L'effectif complet de
l'orchestre est plutôt réservé pour les passages
où Villon râle ou s'insurge (voir *Epitaphe et
Rondeau*) ».

Arthur Oldham. 1997

Le Testament de Villon a été composé pour le 20^e
anniversaire du Chœur de l'Orchestre de Paris.

LE TESTAMENT DE VILLON

I. JE SUIS FRANÇOIS...

Je suis François, cela me pèse, né à Paris, près de Pontoise ; et par la corde d'une toise mon cou saura ce que mon cul pèse.

II. PAUVRE JE SUIS DE MA JEUNESSE...

Pauvre je suis, depuis ma jeunesse, de pauvre et petite extraction ; mon père n'eut jamais de grandes richesses, ni son aïeul nommé Horace. Pauvreté nous suit tous à la trace ; sur les tombeaux de mes ancêtres - que Dieu prenne leurs âmes dans ses bras ! - on ne voit ni couronnes ni sceptres.

Quand je me plains de ma pauvreté, souvenues fois mon cœur me dit : « Homme, ne t'afflige pas tant ; ne montre pas tant de douleur ! Si tu n'as pas autant qu'eut Jacques Cœur, mieux vaut vivre sous bure grossière, pauvre, qu'avoir été seigneur et pourrir sous un riche tombeau ».

Je sais bien que pauvres et riches, sages et fous, prêtres et laïcs, nobles, vilains, généreux et chiches, petits et grands, et beaux et laids, dames à cols retroussés, quelle que soit leur condition, portant atours et bourrelets, la mort les saisit sans exception.

III. BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS

Dites-moi où et en quel pays est Flora la belle Romaine, Archipiadès et Thaïs qui fut sa cousine germaine : Echo, parlant quand un bruit s'élève sur une rivière ou sur un étang et qui eut une beauté surhumaine. Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est la très sage Héloïse, pour qui fut châtré, puis fait moine Pierre Abélard à Saint-Denis ? Pour l'amour d'elle il subit ce malheur. Semblablement, où est la reine qui commanda que Buridan fût jeté en un sac en Seine ? Mais où sont les neiges d'antan ?

La reine blanche comme lis qui chantait à voix de sirène, Berthe au pied plat, Biétris, Alis, Haremburgis qui tint le Maine, et Jeanne, la bonne Lorraine que les Anglais brûlèrent à Rouen, où sont-elle, où, Vierge souveraine ? Mais où sont les neiges d'antan ?

Prince, vous ne sauriez chercher de toute la semaine, ni de toute cette année, où elles sont, sans qu'à ce refrain je vous ramène : mais où sont les neiges d'antan ?

IV. BALLADE EN VIEIL LANGAGE FRANÇAIS

De fait, que ce soit le saint apôtre vêtu de l'aube, couvert de l'amict, ceint seulement d'un sainte étole dont il saisit par le cou le diable tout échauffé par la colère, il meurt, aussi bien que les enfants de chœur, expulsé de cette vie : autant en emporte le vent !

Bien plus, que ce soit l'empereur de Constantinople au poing doré, ou le très noble roi de France glorieux entre tous les autres rois, qui pour le puissant Dieu adoré bâtit églises et couvents, si en son temps il fut honoré, autant en emporte le vent !

Que ce soit le dauphin de Vienne et Grenoble, le vaillant, le sage, ou bien le prince héritier de Dijon, Salins et Dole, ou prenez tout aussi bien de leurs gens, hérauts, trompettes, poursuivants, s'en sont-ils bien mis sous le nez ? Autant en emporte le vent.

Les princes sont tous destinés à mourir, comme tous les autres vivants : s'ils en sont dépités ou chagrins, autant en emporte le vent.

V. INTERLUDE ORCHESTRE

VI. BALLADE POUR PRIER NOTRE DAME

Item, je fais un don à ma pauvre mère pour saluer notre Maîtresse, qui, à cause de moi, connut la douleur amère, Dieu le sait, et mainte tristesses ; je n'ai pas d'autre château ni de forteresse où me retirer corps et âme, quand fond sur moi une cruelle détresse, ni ma mère, la pauvre femme.

Dame du ciel, régente de la terre, impératrice des marais de l'Enfer, accueillez-moi, votre humble chrétienne, que je sois admise entre vos élus, quoique je n'aie jamais rien valu. Les biens qui viennent de vous, ma Dame, ma Maîtresse, sont beaucoup plus grands que mes péchés, biens sans lesquels nul ne peut mériter ni obtenir les cieus. Je le dis sans mentir : en cette foi je veux vivre et mourir.

A votre Fils dites que je suis sienne, que par lui soient effacés mes péchés, qu'il me pardonne comme à l'Egyptienne ou comme il fit au clerc Théophile, qui fut grâce à vous tenu quitte et absous, quoiqu'il se fût engagé à servir le diable. Gardez-moi de commettre jamais ce crime, vierge, qui portez, sans encourir de déchirure, le sacrement qu'on célèbre à la messe : en cette foi je veux vivre et mourir.

Femme je suis, pauvre et vieille, qui ne sais rien ; jamais je n'ai pu lire une seule lettre. Je vois dans l'église dont je suis paroissienne un paradis peint ou sont harpes et luths, et un enfer où les damnés sont bouillis : l'un me donnâ peur, l'autre joie et allégresse. Obtiens-moi la joie, puissante déesse, à qui les pécheurs doivent tous recourir, emplis de foi, sans défaillance ni paresse : en cette foi je veux vivre et mourir.

Vous avez porté, vénérable Vierge, princesse, Jésus qui règne à tout jamais. Le Tout-Puissant, prenant sur lui notre faiblesse, Laissa les cieus et vint nous secourir, il Offrit à la mort sa resplendissante jeunesse ; tel est Noire-Seigneur, tel je le reconnais ; en cette foi je veux vivre et mourir.

VII. BALLADE DES FEMMES DE PARIS

Quoiqu'on tienne pour belles discoureuses Florentines et Vénitiennes, assez pour être messagères, et en particulier les vieilles, qu'elles soient Lombardes, Romaines, Génôises, j'en répons sur ma vie, Piémontaises, Savoyardes, il n'est bon bec que de Paris.

Les Napolitaines, dit-on tiennent chaires de beau langage. Allemandes et Prussiennes sont de très bonnes caquetières ; qu'elles soient Grecques, Egyptiennes, Hongroises ou femmes d'autres pays, Espagnoles ou Catalanes, il n'est bon bec que de Paris.

Bretonnes, Suisses ne s'y connaissent guère, ni Gasconnes, ni Toulousaines : deux harengères du Petit Pont leur fermeront la bouche, comme aux Lorraines, aux Anglaises et aux Calaisiennes (ai-je inclus beaucoup de lieux ?), aux Picardes de Valenciennes ; il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames de Paris donnez le prix du beau langage : quoi qu'on dise des Italiennes, il n'est bon bec que de Paris.

VIII. LES CONTREDITS DE FRANC GONTIER

Assis sur un duvet moelleux, un gras chanoine, près d'un brasier, dans une chambre bien nappée, dame Sidoine étendue à côté de lui, blanche, tendre, lisse, bichonnée, boire de l'hypocras jour et nuit, rire, badiner, se câliner, se baiser, nus l'un et l'autre pour prendre plus de plaisir, je les ai vus tous deux par un trou de mortaise. Alors je compris que, pour apaiser la douleur, il n'est trésor que de vivre à son aise.

Si Franc Gontier et sa compagne Hélène avaient connu cette douce vie, aux oignons et aux ciboules qui donnent forte haleine ils n'auraient pas accordé le prix d'une rôtie. Tout leur lait caillé, toute leur potée, je n'en donne pas un ail, je le dis sans chicane. S'ils se vantent de coucher sous le rosier, que vaut-il mieux ? Un lit avec une chaise ? Qu'en dites-vous ? Faut-il perdre son temps à répondre ? Il n'est trésor que de vivre à son aise.

Ils vivent de gros pain bis d'orge et d'avoine et boivent de l'eau tout au long de l'année. Tous les oiseaux d'ici à Babylone ne me retiendraient pas une seule journée à pareil régime, pas même une matinée. Que Franc Gontier, par Dieu, s'ébatte avec Hélène sous le bel églantier : s'ils en ont du plaisir, cela ne me gêne pas ; mais quoi qu'il en soit de l'état du paysan, il n'est trésor que de vivre à son aise.

Prince, jugez pour nous mettre d'accord bien vite. Quant à moi, qu'à nul n'en déplaise, petit enfant, j'ai entendu rappeler : il n'est trésor que de vivre à son aise.

IX. EPITAPHE ET RONDEAU

Ci-gît et dort en ce grenier un homme qu'Amour tua de son trait, un pauvre petit écolier qui fut nommé François Villon. Jamais il n'eut le moindre sillon de terre. Il donna tout, chacun le sait : table, tréteaux, pain, corbillon. Pour Dieu, dites à son intention ce verset :

Donne le repos éternel, Seigneur, et la lumière perpétuelle à cet homme qui n'eut jamais vaillant plat ni écuelle, ni même un brin de persil.

On le rase, tête, barbe et sourcils, comme un navet qu'on rase ou pèle. Donne-lui le repos éternel, Seigneur, et la lumière perpétuelle.

Rigueur l'envoya en exil et lui donna au cul un coup de pelle, encore qu'il eût dit : « j'en appelle ! », ce qui n'est pas une formule bien maligne.

Donne le repos éternel Seigneur, et la lumière perpétuelle.

Le texte de François Villon, transcrit par Jean Dufournet est extrait du livre François Villon Poésies, présenté et commenté par Jean Dufournet, Imprimerie Nationale Editions, Paris, 1894. Le texte est reproduit avec l'aimable autorisation de l'Imprimerie Nationale.



MUSIQUE Il quitte la direction du Chœur de l'Orchestre de Paris qu'il a créé il y a vingt-six ans

Oldham : le roi Arthur se retire

Christian Merliu

Vingt-six ans. Cela fait vingt-six ans que la barbe blanche d'Arthur Oldham fait partie de l'univers familier du public de l'Orchestre de Paris. Vingt-six ans qu'on le voit, un quart d'heure avant le début du concert, se frayer une dernière fois un chemin parmi ses choristes pour d'ultimes recommandations : « C'est comme une équipe avant un match. Il faut les stimuler, mais aussi les calmer, les rassurer. Vous n'imaginez pas leur tension avant un concert : le cou des femmes porte des marques rouges ! » 26 ans que l'on doit au Chœur de l'Orchestre de Paris

« C'est comme une équipe avant un match. Il faut les stimuler, mais aussi les calmer, les rassurer. »

quelques-unes de nos plus belles émotions musicales : *Requiem* de Verdi et Fauré ou *Messe en si* de Bach par Giulini, *Missa Solemnis* de Beethoven par Sawallisch, symphonies de Mahler par Kubelik, et combien de *Damnations de Faust* par Barenboim... Autant de soirées d'où l'on sortait convaincu que cette formation d'amateurs était bien le meilleur chœur de Paris.

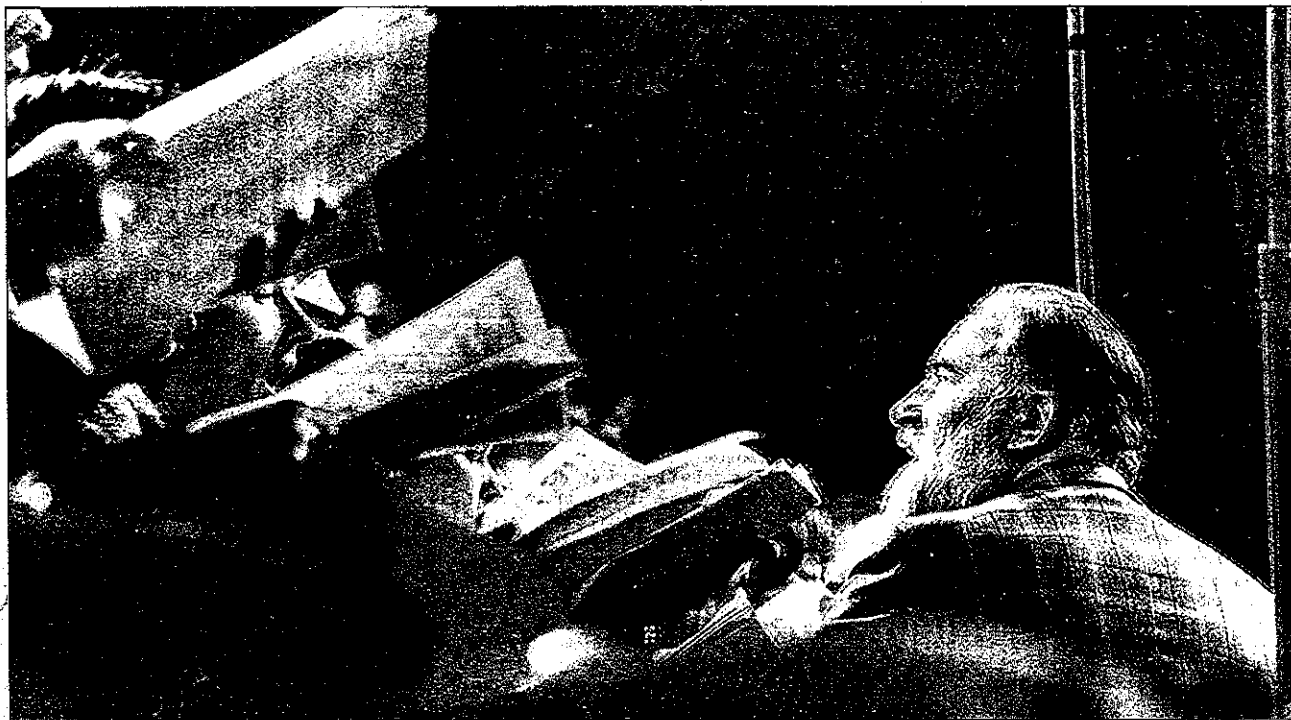
Pourtant, tout n'était pas gagné d'avance. En nous recevant dans son petit bureau de la salle Pleyel, le roi Arthur, patriarche de 75 ans, chaleureux, impulsif

et hypersensible, revient volontiers trente ans en arrière, fier du chemin parcouru. On avait déjà proposé à Georg Solti, lorsqu'il était directeur musical de l'Orchestre de Paris au début des années 70, de fonder un chœur. Son diagnostic était tombé, sans appel : « Impossible, il n'y a pas de voix en France. »

Nommé à sa succession en 1975, Daniel Barenboim eut aussitôt à cœur de mener à bien deux projets : doter l'orchestre d'une salle permanente et lui adjoindre un chœur. Comme tous les chefs qui avaient dirigé au Festival d'Edimbourg, d'Abbado à Giulini en passant par Colin Davis, Barenboim avait été ébloui par le chœur local. Il en débaucha donc le chef, l'Écossais Arthur Oldham. Il commença par inviter le Chœur d'Edimbourg à chanter avec l'Orchestre de Paris (9^e de Beethoven, enre-

grettement du *Requiem* de Fauré), puis argumenta très habilement auprès du ministère : « Plutôt que de faire venir un chœur d'Écosse, cela ne coûterait-il pas moins cher de confier au même chef un chœur de demeure, formé d'amateurs de haut niveau ? »

Oldham reçut pour mission de former ce chœur. 1600 candidats se présentèrent aux auditions commencent à l'automne 1975, 100 furent retenus pour les premières répétitions en janvier 1976, et le Chœur de l'Orchestre de Paris donna son pre-



D'Arthur Oldham, l'Orchestre de Paris gardera le souvenir de répétitions agrémentées d'un vocabulaire fleuri et imagé où il aura fallu « indulger », chanter « dans la chuchote » et éviter les « parlurations ». (Photo Raymond Verrier.)

mier concert le 28 septembre 1976, à Saint-Eustache : le *Te Deum* de Berlioz dirigé par Barenboim. Un triomphe.

« Cette mission était envolante. Il n'y avait pas de tradition chorale en France : 70 % d'entre eux n'avaient jamais chanté dans un chœur ! Le premier problème, c'était la disci-

pline. Je suis britannique, je n'ai jamais pu m'habituer aux bavardages et aux arrivées en retard. Une fois, j'ai apporté deux chaises : l'une posée sur le podium, l'autre à côté. Dès qu'il y a eu du bruit, je me suis assis à côté du pupitre, les bras croisés. Quand on m'a demandé ce que je faisais, j'ai dit que j'at-

tendais le silence. Ça a marché... pendant 6 mois ! Mais je n'ai quitté que deux fois une répétition en 26 ans. »

En fait, les répétitions d'Arthur Oldham sont un vrai poème, ne serait-ce qu'à cause de son français plus que fleuri : qu'il leur demande « d'indulger », de chanter « dans la

chuchote », qu'il leur reproche leur « parluration » ou s'informe de la « garature des voitures », il reste toujours étonnamment imagé : « quand vous avez chanté ce passage, c'est comme si je suis au dentiste. » Le succès de son travail tient sans doute à ce mélange de pittoresque, d'exigence et de bonté : « mes

choristes, c'est comme mes enfants. » Et que l'on ne s'inquiète pas de ce transfert de paternité : il n'est dû à aucune frustration, puisqu'Oldham a 6 enfants, 12 petits-enfants et 4 arrière-petits-enfants.

Au concert hommage du 26 juin, le Chœur chantera à nouveau le *Testament de Villon*, une

œuvre d'Arthur Oldham qu'il a créée en 1997. Une manière de ne pas oublier qu'Oldham fut, pendant 8 ans, le seul élève en composition de Benjamin Britten. « J'ai rencontré deux génies musicaux dans ma carrière : Britten et Barenboim. Barenboim n'avait pas le mot merci à son vocabulaire. Mais il avait sa manière de l'exprimer : après avoir dirigé la *Missa Solemnis*, il m'ordonna de venir avec lui dans sa loge et de me tenir à ses côtés. A chaque personne venue le féliciter, il me désignait et disait : voici le chef de chœur, c'est lui qu'il faut complimenter. »

A la veille de son départ, on sent Arthur Oldham triste de laisser « ses enfants », et inquiet de la réduction d'effectifs qu'entraînera le déménagement à Mogador, dont la scène ne peut accueillir autant de choristes qu'à Pleyel. Il regrette aussi que le Chœur n'ait plus participé aux tournées de l'Orchestre depuis dix ans, alors qu'il s'était auparavant produit aux États-Unis, au Japon, en Israël ou en Allemagne. Mais les phalanges les plus prestigieuses ont joué ses services, comme le Philharmonique de Berlin, « ébloui d'appréhender qu'il s'agissait d'un chœur amateur ».

Aujourd'hui, Arthur Oldham souhaite sincèrement bon vent au triumvirat qui lui succèdera à la rentrée, mais on a vaguement l'impression que si on lui avait proposé de renouveler une fois de plus son contrat, il n'aurait pas dit non... La retraite ? A d'autres !

Concert, mercredi 26 juin, 20 h 30. Tél. : 08.25.000.821.

Symphonie des adieux

La critique
de Jacques Doucelin

L'ORCHESTRE DE PARIS a dédié mercredi son ultime concert salle Pleyel avant la fermeture pour travaux (1) à son fondateur, Marcel Landowski, mort en décembre 1999. La première partie de soirée rendit hommage à un autre musicien auquel l'Orchestre doit beaucoup, l'Écosais Arthur Oldham qui créa en 1976, à la demande de Baren-

boïm, le Chœur de l'Orchestre de Paris dont il sut faire un des acteurs principaux de notre vie musicale depuis un quart de siècle. Jean-Jacques Aillagon, ministre de la Culture, a du reste remis à l'issue du concert la cravate de commandeur des Arts et Lettres à sir Arthur.

Autant dire que nous avons assisté à une fête de famille empreinte de ferveur et d'amitié. Une fois n'est pas coutume : Oldham quitta la coulisse pour diriger son *Testament de Villon* écrit en 1997 pour les vingt ans du Chœur avec trois solistes,

Hanna Schaer, Mark Tévis et David Wilson-Johnson. La joie de faire de la musique sous la houlette d'un maître débonnaire qui se fait plaisir.

Quel plus bel hommage à l'action de Landowski pour notre renouveau musical que la projection du film d'archives retraçant les débuts de l'Orchestre de Paris ? Edifiant contrepoint entre des images de répétitions avec Munch et son interview par Bernard Gavoty : en quelques secondes tout fut dit du charisme du vieux maestro. Charmant clin d'œil, quelques images et années plus tard, lorsqu'on découvre à la droite d'un fringant Karajan au clavier le jumeo et chevelu Christoph Eschenbach.

Serge Baudo, qui dirigea l'orchestre à ses débuts, assure ensuite le lien avec ce passé prestigieux en donnant deux œuvres de Landowski.

D'abord, le *Concerto* pour violon joué avec tout le brio et le lyrisme requis par son dédicataire, Patrice Fontanarosa : Landowski ne dédaignait pas de rappeler qu'il comptait Henri Vieuxtemps parmi ses ancêtres. Puis la *Symphonie n° 1 Jean de la Peur* qui, en 1948, situe le compositeur dans la lignée d'Honegger. Mais, comme cela se révélera davantage encore dans son œuvre lyrique, Landowski dépasse ici le néoclassicisme d'époque par un expressionnisme personnel qui restera sa marque.

(1) La propriétaire, M^{me} Tarditi, nous a indiqué que les travaux commenceraient dès ce mois de juillet avant de s'accélérer après le concert de la Philharmonie de Berlin le 13 octobre. Les utilisateurs des studios de théâtre et de danse qui ont reçu congé estimement, quant à eux, qu'il n'y aurait pas de travaux, s'appuyant sur la réponse qu'ils ont obtenue de la Direction de l'urbanisme à la Mairie de Paris qui assure qu'aucun permis de construire n'a été déposé. Ce que M^{me} Tarditi confirme en assurant qu'un permis de construire n'est pas nécessaire. Il semble tout de même qu'il lui manque encore une autorisation du ministère de la Culture.

Figma 28.06.02

Le Chœur de l'Orchestre de Paris

Le chef fondateur du Chœur de l'Orchestre de Paris (OP), le Britannique Arthur Oldham quitte sa direction "pour se consacrer à la composition", avec la cravate de commandeur de l'Ordre des Arts et Lettres en remerciements.

Cette distinction a été remise à Arthur Oldham hier soir Salle Pleyel par le ministre de la Culture, Jean-Jacques Aillagon, lors du concert, en hommage à la fois au chef de chœur britannique et au compositeur Marcel Landowski, mort en décembre 1999, fondateur de l'OP en 1967 avec le ministre de la Culture, André Malraux.

Après le départ d'Arthur Oldham, une nouvelle direction et une nouvelle organisation seront mises en place à la rentrée pour le Chœur de l'OP, formation d'amateurs qui sera placée sous la responsabilité de Laurence Equilbey, comme "conseiller aux activités vocales". (AFP)